



Sèmpre Jouve

EXPOSITION

22 septembre / 21 octobre

Bibliothèque-musée
Inguimbertaine

CARPENTRAS

2018

François Jouve (1881-1968)

François Jouve à Frescati

En 1942, François Jouve se retira dans une maison située en bordure de l'Auzon, à proximité de l'aqueduc de Carpentras. Le cardinal Bérenger Frédol, familier du pape Clément V, l'avait bâtie au début du ^{xiv}^e siècle. Cette propriété avait alors été baptisée Frascati en souvenir de la cité éponyme proche de Rome, séjour plein de charme ayant inspiré écrivains et artistes. Au fil du temps, le langage populaire avait modifié son nom en Frescati, peut-être en raison de la fraîcheur du lieu. Les siècles et les propriétaires successifs de cette ancienne livrée cardinalice avaient contribué à en faire une simple bastide. C'est là, derrière des volets souvent clos pour se garder de l'ardeur du soleil, au milieu d'un désordre incommensurable, que François Jouve recevait ses hôtes et les régalaient de ses contes et récits. Les documents, notes, photographies et correspondances du « Blondin » sont aujourd'hui conservés à l'Inguimbertaine (Fonds Jouve. – Ms. 2656-2674 & Impr. 23.553).

Son portrait, peint par Paul Surtel, orne la salle de lecture de l'Inguimbertaine à l'hôtel-Dieu.

François Jouve dans la «salle cardinalice» à Frescati.

Photo Firmin MEYER. Ms. 2668-242.

Photo de couverture : Portrait de François Jouve.

Photo Zoé BISWANGER, Ms. 2668-79.

La signature de François Jouve est extraite d'une correspondance avec Frédéric Mistral. Collection Musée Frédéric Mistral, à Maillane.



Préambule

LE 31 MARS 1942, François Jouve, maître fournier à l'enseigne du « Four des Blondins », à Carpentras, fermait définitivement la boulangerie familiale. La mort dans l'âme : il n'avait pas d'héritier pour assurer la relève. Fondé en 1825 par son bisaïeul, ce lieu au nom évocateur – les Jouve étaient tous blonds – s'était maintenu et transmis de père en fils. Cette tradition artisanale, les Jouve en étaient fiers et leur devise le rappelle : *mestié vau barounié*. Pendant trois générations, le même four a flambé et cuit les miches à la fine fleur de froment, les fougasses, les pains-coings..., approvisionnant les habitants du quartier de l'Observance et diverses institutions carpentrassiennes. Mais ce fournil n'était pas que cela. Grâce à son dernier détenteur, il était devenu le rendez-vous obligé de tous ceux qui, depuis Mistral, avaient à cœur de parler et de transmettre la *lengo nostro*. Encouragé dès ses jeunes années par deux majeurs carpentrassiens, Bénézet Bruneau et Rémy Marcelin, Jouve avait entrepris une activité félibréenne intense, couronnée de succès. Son œuvre l'atteste. Esprit curieux et alerte, ayant beaucoup lu et se tenant au courant de toutes les publications, le « Blondin » était servi par une éloquence de conteur exceptionnel : syntaxe parfaite

et phrasé irréfutable ! Son propos met en scène des figures cocasses placées dans des situations pittoresques, comtadines ou avignonnaises : paysans et artisans, aristocrates et bourgeois, péronnelles et vieilles filles, pauvres diables et infirmes, tous campés avec couleur et chaleur, avec irrévérence et humanité. Ces histoires, courtes et drôles, embellies et émaillées d'expressions provençales typiques et savoureuses, sont inspirées de la vie quotidienne. À travers elles, François Jouve a révélé la noblesse du métier de ses ancêtres, celle aussi des gens simples ; il a élevé le fournil ancestral au rang de foyer culturel. Par son talent d'observateur et de narrateur dans la conduite du récit, il s'est haussé bien au-dessus de la *cascareleta* pratiquée par beaucoup de ses confrères, dépassant ainsi largement le cadre vauclusien. Tout en préservant une apparente bonhomie populaire, ses textes offrent une riche palette de sentiments, suscitant une postérité littéraire bien vivante et conférant à son auteur une actualité et une présence *sèmpre jouve*.

JEAN-FRANÇOIS DELMAS

Conservateur général

Directeur de la bibliothèque-musée Inguimbertaine
Responsable du projet de l'Inguimbertaine à l'hôtel-Dieu

Repères biographiques

1825 Jean-Joseph Jouve, l'arrière-grand-père de François, surnommé le Blondin (1783-1851), fonde le Four des Blondins.

1815
1890 Maurice-Joseph Jouve, fils de Jean-Joseph, grand-père de François.

1822
1874 Mathieu-Augustin Jouve, frère de Maurice-Joseph, le grand-oncle santonnier.

1853
1921 Auguste-Barthélémy Jouve, père de François. Il est le fils de Maurice-Joseph et de Sophie Gilloux, « la tant bonne grand-mère et marraine » de François (1817- 1882).

1879 16 août – Mariage d'Auguste-Barthélémy et Thérèse Favère à Carpentras.

1880 1^{er} juillet – Naissance de Marie-Thérèse Jouve – morte le 21 juillet 1880.

1881 23 octobre – Naissance de François-Joseph-Hilarion Jouve à Carpentras.

1893
1896 Études au petit séminaire de Sainte-Garde-des-Champs, près de Saint-Didier.

1896 François revient au four paternel.

1902
1905 Il accomplit son service militaire à la caserne Busserade de Marseille. Le sergent Jouve en sort avec un certificat de bonne conduite. À sa demande, il deviendra officier d'Administration du cadre auxiliaire des Subsistances militaires ; de 3^e classe en 1908, de 2^e classe en 1912.

1907 Premiers essais littéraires sous le parrainage de Rémy Marcelin et Bénézet Bruneau : il obtient un 3^e diplôme d'honneur de prose et un 2^e diplôme de poésie à un concours littéraire organisé à Avignon.

Portrait de François Jouve.

Photo Firmin MEYER. Ms. 2668-1.

1908 Il collabore à l'*Armana dóu Ventour*, à l'*Armana prouvençau*.
1912 Il entre au Félibrige. Mais durant des années il cessera d'écrire.

1914 Il est mobilisé à Marseille, à la caserne Masséna, jusqu'en avril 1916, date à laquelle il gagne le front, en Champagne. Rendant visite à un ami hospitalisé chez les Sœurs de l'Espérance, à Marseille, il a fait la connaissance de sœur Marie de Saint-Paul Plantin (1842-1920) qui s'est prise pour lui d'une affection passionnée (cf. ses lettres).

1917 Il est envoyé en Italie, à Milan : outre ses fonctions d'officier d'Administration, il assume celles de Procureur de la République au Conseil de Guerre. Il est démobilisé fin octobre 1919. Retour au four.

1921 Mort d'Auguste-Barthélémy.

1925 Il épouse à Vaison-la-Romaine Henriette Fabre. Le ménage n'aura pas d'enfant.

Il recommence à écrire.

1930
1931 Aux éditions du *Porto-Aigo*, à Aix-en-Provence, Marius Jouveau publie, sous le titre *Au four di Bloundin*, une plaquette de cinq contes qui permet à Jouve d'obtenir, à la Santo Estello de Pau, le 25 mai 1931, le majoralat et la cigale d'Irlande, du nom de son pre-



François Jouve devant le « Duomo », à Milan, en 1954. Ms. 2668-139.

g. Brun

mier titulaire, le prince-voyageur-poète-félibre irlandais William Bonaparte-Wyse.

1933 Marius Jouveau publie, toujours aux éditions du *Porto-Aigo*, *Lou Papo di fournié*.

1938 Les Jouve achètent la propriété de Frescàti, près de l'Aqueduc, à Carpentras.

1939 Mort de Thérèse Jouve, née Favère.

Entre 1940 et 1950, Jouve compose plus d'une vingtaine de récits qu'il donne soit à l'*Armana prouvençau*, soit à la revue *FE*.

1942 François Jouve cède le four (la vente effective n'aura lieu qu'en 1951) et se retire avec sa femme à Frescàti, non sans un émouvant adieu au four et à ses fidèles chaland.



Frescàti, à proximité de l'aqueduc de Carpentras.

Photo Georges BRUN. Ms. 2668-219

1945 16 juillet – Mort d'Henriette, à Frescàti. Avant de mourir, elle a demandé à Mélanie Pouzol, dite *Misë*, ancienne institutrice, de veiller sur son mari.

1954 Alors que François Jouve est très malade, son ami Robert Caillet, conservateur de la bibliothèque Inguimbertaine, réunit, sous le titre *La Boulo di gàrri*, 19 contes connus (plus une *Dédicace au père* écrite pour la circonstance). Jouve se voit décerner le prix Mistral de prose.

Il a quitté Frescàti pour entrer à l'Hôpital d'Inguibert comme hôte payant.

1960 Il fait donation à l'Hôpital du domaine de Frescàti et d'une maison sur la route de Saint-Didier, « à la charge par l'établissement donataire de nourrir et entretenir le donateur, tant en santé qu'en maladie, dans des locaux mêmes de l'Hôpital de Carpentras ».

1966 Publication de *Au balutèu di remembranço* par le *Groupamen d'Estudi Prouvençau*, Saint-Rémy-de-Provence, avec une préface de Marcel Bonnet.

1968 Octobre – Mort de *Misë* Pouzol.
17 novembre – Mort de François Jouve à l'Hôpital de Carpentras.



François Jouve à la Crémade en avril 1968, portant sa cigale de majoral du félibrige.

Photo Zoé BISWANGER. Ms. 2668-286.

*Notice biographique rédigée
par Lucette Besson*

François Jouve
fait cuire sa fournée.
Photo Georges BRUN.
Ms. 2668-99.



Au four du Blondin

LE FOUR DU BLONDIN n'a plus maintenant d'existence matérielle : une plaque sur une façade quelconque... c'est tout. Mais la vie continue, ailleurs, dans les esprits, là où l'on ne scelle pas de plaques.

Ce lieu fonde la famille «des Blondins» ; commerce nourricier, forum de la pauvre population du quartier de l'Observance, il donne à François Jouve, le continuateur, l'observatoire et l'unité de lieu qui lui permettent de mettre en scène une bonne partie de ses contes.

«*Lou quartié de l'Ôusservanço*», le docteur Pierre Pansier l'avait dépeint sous la forme d'anecdotes et de portraits parfois hauts en couleurs ; Jouve, une génération plus tard, passe de l'anecdote au conte ; ceux qui achètent leur pain au Four n'ont pas toujours conscience de leur pauvreté mais savent ruser avec elle. Dans les traits,

les comportements et les propos que Jouve leur prête, quelle est la part du conteur qui a créé des situations et des archétypes grâce à sa tendresse, à son ironie souriante ? Quelle que soit cette part, il a su voir la réalité de leur détresse, de leur malice, et l'originalité de caractère qu'elles déterminaient. Le lecteur se souvenant des yeux qui s'embuaient, de la gorge qui s'embarrassait lorsque François évoquait un de ces personnages, percevait bien que ceux-ci avaient acquis la réalité indestructible que confère la création. *Perqué nous fan sèmpe ploura emai risouleja Mèste Peirard e sa saume, Sassa de l'Andalouso, l'abat Bounias e tant d'autre ?*

Car François Jouve, sans quitter son four, savait regarder au-delà : l'amour de la langue provençale était pour lui inséparable de ceux qui l'avaient utilisée pour vivre, pour aimer, pour travailler, la parlaient encore, mais



Devant la boulangerie Jouve. De gauche à droite : Joseph Rousseau [ferronnier], Jean Avon, René Jouveau, Thérèse Jouve [mère de François], François Jouve, Henriette Jouve [femme de François], François Morenas. Ms. 2668-131.

aussi de ceux à qui il voulait la faire connaître.

Connu pour son talent, celui de ses écrits, il fut, dans Carpentras et le Comtat, également célèbre pour sa parole. Son œuvre écrite est seulement la savante mise en scène de ce qu'il avait exposé par

la parole... et combien de ces paroles n'ont-elles pas été transcrites qui ont été prononcées dans l'intimité des rencontres amicales ou lors des longues conversations tenues lorsqu'il rencontrait un interlocuteur dans les rues de Carpentras ?

C'est pourquoi le Four devint un cénacle vers lequel convergeaient tous ceux qui avaient su discerner – au-delà d'un pittoresque immédiat – le talent d'un conteur et la solidité d'une culture que dissimulait mal la faconde du verbe.

Ce furent les Carpentrassiens persuadés de la richesse et de l'originalité de la langue, de l'héritage reçu d'un passé dont François Jouve rappelait les racines et les

ramifications historiques. Dans le conte *Lou biòu de Jaque Brancai*, il transforme en fonctionnaires diocésains plusieurs de ceux des Carpentrassiens qui fréquentaient le Four le soir après souper.

Ce furent aussi ses pairs du Félibrige, des étudiants que sa femme et lui recevaient et hébergeaient parfois, des professeurs français et étrangers s'intéressant aux langues romanes, des écrivains à qui il tenait un discours fondé sur la réflexion, le savoir et l'esprit critique qu'il acquit et fit fructifier tout au long de sa vie par les heures passées à la bibliothèque Inguimbertaine, dans les archives de l'Hôtel-Dieu et dans tous les lieux où sommeille le passé du Comtat. Il ne voulait pas être « l'ignorant sans excuse » évoqué sur le piédestal de la statue de Monseigneur d'Inguibert !¹

Car la formation scolaire de François Jouve reste un mystère qu'il a plaisamment caricaturé dans *Coume ai fa mis estúdi*, même s'il savait bien qu'on ne le croirait pas... Rencontrant François alors que je venais d'entrer en Quatrième, et lui disant que j'allais « faire du grec », il

¹ « Ses libérales mains ont laissé en Vaucluse

Le pauvre sans besoin

L'ignorant sans excuse »



*Le centenaire
du four des Blondins.*
Ms. 2668-240

répliqua : « *Moun segne paire m'aviè manda à Sault encò d'un fourné per travaia em'eu e aprendre lou mestié ; e un jour, quouro moustrave la fournado qu'aviéu facho, eu me dis : «Sas que m'as fa un bel artoun !». Aviéu jamai ausi aquéu mot...mai quàuqui tèms pièi, ai rescountra lou mot gregau : ARTOS (le pain) »... Je ne sais toujours pas comment il a abordé le grec au cours de ses veilles de boulanger, mais quelquefois, en y pensant, il me semble voir le sourire retenu de Robert Caillet qui lui a parfois demandé de relire les textes en provençal qu'il écrivait... et qui a dû parfois lui rendre amicalement la monnaie.*

Un autre mystère de la vie de Jouve est son rapport à Dieu : « *Mon légataire universel devra faire dire un service religieux à la paroisse de l'Observance qui a été celle de ma famille et de mes aïeux* », a spécifié François Jouve dans son testament. Au cours de sa vie – initialement mobilisé à Marseille au début de la Première Guerre mondiale comme lieutenant dans l'Intendance – il fut présenté à une religieuse déjà âgée qui fut émerveillée, semble-t-il, par le personnage de Jouve. Lucette Besson a consacré un livre à cette relation². François Jouve n'a jamais commenté cet échange, mais il conservait la croix que lui avait léguée la religieuse, et, avant sa mort, il l'a remise à la fille d'un de ses amis parmi les plus proches pour des raisons qu'il ne nous appartient pas de commenter. Dieu et son Église constituaient une partie non négligeable de son bagage historique comme de sa personne affective et – qui peut le dire ? – spirituelle.

Le conte *La biheto de l'avesque*, au-delà de son aspect plaisant, constitue, bien avant le Concile Vatican II, un

² *Lettres d'une religieuse marseillaise (sœur Marie de Saint Paul Plantin) à François Jouve 1915-1919* présentées et annotées par Lucette Besson. Édité par l'Association des Amis de François Jouve, Imprimerie Mistral, Cavaillon 1981.



Dernière veillée au four des Blondins.

Photo BRUN. Don Lucette Besson. Ms. 2665.

jugement sévère sur une Église triomphaliste que Jouve paraît juger sans ménagement à partir des seuls critères évangéliques. Il serait toutefois incongru et inutile, me semble-t-il, de bâtir des hypothèses sur ce qui ne procède ni du personnage, ni du conteur, mais du secret de l'homme.

Dès l'enfance, dans ce milieu familial chaleureux et attaché à la mise en œuvre de l'héritage reçu des ancêtres, pourquoi et comment le jeune François a-t-il été amené à

prendre des distances sans renier les racines dont il mesurait la richesse et le poids ? À quel âge lui sont apparus les soupçons relatés dans *Lou sabre de l'uncle Menico* ? Quand commença-t-il à porter un regard malicieux et compatissant sur ceux de son monde, alors que l'existence de ce seul regard le plaçait déjà dans le monde de l'artiste ?

Est-il finalement utile de répondre à ces questions, puisque François Jouve a parlé et écrit pour nous instruire et nous plaire ?

PIERRE AVON

Marius Jouveau,
Rémy Mayan
et François Jouve.
Ms. 2668-313.



L'écrivain François Jouve

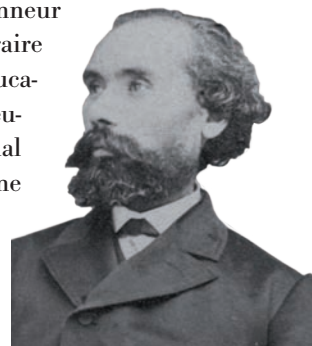
NÉ SOUS LE DOUBLE SIGNE de la *panoucho* et du *rediable*, de l'écouvillon et du tisonnier, François Jouve, arrière-petit-fils, petit-fils, fils de fournisseurs, ne pouvait être que fournisseur, c'est-à-dire boulanger. Son brave père comptait bien qu'il assurerait la suite et il l'assura, en effet, conscient de la valeur de sa tâche, jusqu'à l'âge de la retraite qui coïncida avec les années de restrictions. Ce qui fit écrire à Blaise Cendrars qu'il avait renoncé au métier « pour ne pas avoir à vendre le pain antipoétique d'aujourd'hui ». En réalité, le métier l'avait usé et il souffrait de l'estomac.

Mais, comme l'a si joliment exprimé Robert Caillet, il devait passer « de la gloriette à la gloire ».

De son propre aveu, il avait été un enfant « au printemps morose », un enfant rêveur, porté à s'évader de la réalité. Rien de tel pour développer l'imagination. Ses

maîtres du petit séminaire de Sainte-Garde, où son père l'envoya en attendant qu'il fût assez fort pour l'aider au pétrin, constatèrent et récompensèrent cette aptitude qui devait le conduire... à écrire.

Deux poètes natifs de Carpentras, Rémy Marcelin (1832-1908) et Bénézet Bruneau (1852-1941), ralliés au Félibrige, parrainèrent ses premiers essais. En 1907, il obtint un 3^e Diplôme d'Honneur de Prose et un 2^e Diplôme d'Honneur de Poésie à un concours littéraire organisé par une Société d'Éducation populaire d'Avignon. Malheureusement, l'article du journal conservé par François Jouve ne précise pas quelles étaient les œuvres primées.



Rémy Marcelin.
Ms. 2659, fol. 199.



Un conte de Noël provençal, assez larmoyant, daterait peut-être de cette époque.

Coïncidence symbolique, sa véritable activité littéraire commence à la mort de Marcelin l'initiateur, en 1908. Cette année-là, il collabora à l'*Armana dóu Ventour* et donna son premier conte à l'*Armana prouvençau* : *Lou Troumpetaire de Caroumb*, une galéjade comme il en commit quelquefois, qui ne porte pas encore sa marque. Il fut l'instigateur de l'hommage que toute la Provence rendit à Jean-Henri Fabre, le 30 octobre 1910. En 1911, il contribua au lancement de *Lou bon Samenaire*, revue saisonnière dans laquelle il devait publier le premier récit révélateur de sa manière propre, *En bousco d'uno voucacioun*. Il entra au Félibrige en 1912. L'année suivante, il organisa les fêtes de la Maintenance à Carpentras. Bref, on pouvait espérer de lui une carrière bien engagée dans la cause provençale.

Survinrent les tribulations liées à la première guerre mondiale : mobilisé d'abord à Marseille, il fut appelé sur le front de Champagne, de là en Italie, d'Italie en France de nouveau, où il reçut sa lettre de démobilisation, fin octobre 1919. Soit les divers déplacements, soit l'ennui d'aligner les chiffres à longueur de jour, ou encore les

tentations de la vie de garnison, il semble qu'il n'ait plus écrit depuis *En bousco d'uno voucacioun* où il disait ses rêves de devenir poète.

Il faut attendre les années 30 pour le voir revenir à la littérature. Ce grand silence explique qu'il n'ait pas obtenu, en 1928, le majoralat qu'il brigait poussé par Valère Bernard, mais sans y croire : de quelle œuvre pouvait-il se prévaloir ? Marius Jouveau prit alors en main ses intérêts. En 1931, sortit des presses du Porto-Aigo la plaquette *Au four di Bloundin* : cinq contes, en tout et pour tout (*Li Chaland*, *La Nativeta*, *Lou Marqués de Frescati*, *La saumeto de Mèste Peirard*, *Lou sabre de l'ouncle Menico*), mais d'une inspiration toute personnelle, ironique et tendre. Ils lui valurent le titre de majoral et la cigale d'or à la Santo Estello de Pau, le 25 mai 1931. Désormais, il appartenait à la famille mistralienne. Pierre Devoluy, continuateur de Mistral, autour de qui se regroupaient de grands noms comme Folco de Baroncelli, Joseph d'Arbaud, fut content. Jouve se disait volontiers devoluiste. Trois ans plus tard, Marius Jouveau édita *Lou Papo di fournié*, l'œuvre la plus longue de Jouve.

Les années 40 et 50 furent relativement fécondes : plus d'une vingtaine de récits donnés soit à l'*Armana*



*Robert Caillet et
François Jouve.
Collection Pierre
Caillet.*

prouvençau, soit à *FE*. Mais, en 1954, lorsque Robert Caillet, Conservateur de l'Inguimbertaine, voulut le faire concourir pour le prix Mistral avec une œuvre nouvelle, Jouve était trop malade. On aurait bien aimé lire enfin *La Boulo di gârri*, le fameux roman carpentrassien dont il parlait depuis longtemps sans en écrire la première ligne. À défaut, Robert Caillet réunit sous ce titre 19 contes déjà parus, avec une *Dédicace* à son père composée pour l'occasion, à vrai dire une espèce de testament.

Grâce à cette anthologie, ficelée à la hâte et restée à l'état de dactylographie, il remporta le prix de prose, ex aequo avec Charles Mauron, le jury n'ayant pu se résoudre à trancher.



*François Jouve et Pierre Daladier (fils d'Édouard Daladier) lors de
la livraison du pain, sur l'actuelle avenue Jean-Jaurès. Ms. 2668-102.*

g. Besson



À Maillane, en 1954, pour la remise du prix Mistral, Léon Teissier, Henriette Dibon, dite Farfantello, et François Jouve. Photo Firmin MEYER. Ms. 2668-140.

Lou darnié Nouvè de Mèste Reynaud, publié par l'*Armana di Felibre* en 1958, fut, je crois, son dernier conte. Il vécut encore dix ans, toujours plein d'histoires qu'il racontait, l'âge et les infirmités le dispensant désormais de l'effort de les transcrire sur le papier. Toutefois il continuait de participer aux agapes félibréennes, il acceptait de faire des causeries. Certains se souviennent encore de ses cours de provençal au vieux collège Fabre de Carpentras.

Considéré à l'aune d'un Paul Arène ou d'un Daudet, François Jouve a peu écrit. On a souvent déploré sa « paresse ». Combien de fois Marius Jouveau, puis son fils René ne le supplièrent-ils pas de leur envoyer de la copie. Ne l'accablons pas. Il travaillait au four, de ce travail qu'il a décrit, dans *Lou Papo di fournié*, comme un perpétuel ahan de galérien. Il y avait la clientèle au dedans, les livraisons au dehors, sur le charretton qu'il poussait de son pas inégal à cause de sa jambe follette. Il y avait aussi les visiteurs venus le consulter, qui ont laissé de lui un portrait d'homme si attachant. Au lieu de lui reprocher la minceur de son œuvre, il conviendrait peut-être d'admirer qu'il ait trouvé le temps de l'écrire.

LUCETTE BESSON

L'Académie française au
four des Blondins.
Rémy MAYAN. Ms. 2667.



L'art de « dessiner » les personnages

P ARMI LES NOMBREUSES FACETTES du talent de François Jouve, il en est une qui parcourt son œuvre de bout en bout : une façon bien spécifique de décrire les personnages. Jouve ne se lance que très rarement dans de longues descriptions physiques. Idem pour décrire les traits de caractère de telle ou telle personnalité locale : le conteur fait court et efficace ! Contrairement au romancier, le conteur sait qu'il n'a que peu de temps pour dérouler son récit, qu'il soit oral ou écrit. Jouve le sait très bien. Lorsqu'il nous dresse le portrait de l'un de ses protagonistes, il préfère relever, en deux ou trois phrases, le trait principal, une sorte de touche – quasi picturale – qui va nous éclairer en quelques mots seulement. Il travaille comme un dessinateur. Non pas à la manière du portraitiste de détail, mais plutôt comme

le caricaturiste. Celui qui, d'un trait de crayon, exagère une courbe, renforce une ride ou grossit le petit défaut que tout le monde reconnaît instantanément. Le dessinateur Rémy Mayan, qui a illustré de nombreux contes de François Jouve, concrétisera cela à merveille : ses dessins foisonnent de personnages caricaturés qui, s'ils sont bel et bien tracés par la main de Mayan, étaient d'abord imaginés par la prose de Jouve. L'art personnel du graphiste a dû être grandement facilité par le génie préalable du conteur.

Le conte qui a pour titre *Maurèu* est un bel exemple de portrait pris sur le vif. Jouve peint ici le tableau d'un homme qui a, semble-t-il, beaucoup compté dans son « *admiration d'enfant* » (comme il le dit) et qui fut aussi, à sa façon, son meilleur « *professeur d'éloquence* ». Ce per-

« L'arrivée
de Benoît XII
en Avignon ».



« Les fourniers
d'Avignon
devant le Pape ».
Ms. 2667.

Illustrations pour
Lou Papo di fournié
édition de 1933
(cf. cat. n° 49).

sonnage haut en couleur était un arracheur de dents qui traînait sa carriole de place en place dans le Comtat, en Provence et jusqu'aux frontières du Languedoc. Jouve ne se souvient pas forcément de la qualité de ses œuvres médicales, mais beaucoup plus de « la surprenante magie de son verbe » et du « debana encantarèu de si paraulo ».

« Maurèu èro un gros ome de taio mejano, chambard, un brèu espalu, avié uno estampaduro de luchaire, un còu de bouchié o d'empeire rouman, emé de manasso de ras-

saire que, sarrado, vous aurié cabussa, li quatre fèr en l'èr, lou miòu dóu carbounié emé sa cargo. [...] Parlavo un prouvençau grana. Sa prounounciacion èro voulountarimen rudo e tarnasarello sus li r, coume se, pèr rèndre soun acènt cavaïounen mai impressiounant, i'avié vougu apoundre lou ròu-tòu-tòu turtarèu de tóuti li code e calado que carrejon la Durènço e lou Calavoun... »

(Maurel était un gros homme de taille moyenne, bancal, la tête un peu enfoncée dans les épaules, une enver-



gure de lutteur, un cou de boucher ou d'empereur romain, des paluches de scieur de bois qui, serrées, vous auraient culbuté, les quatre fers en l'air, le mulet d'un charbonnier avec toute sa charge. [...] Il parlait un provençal foisonnant. Sa prononciation était volontairement rude et il appuyait sur les r comme si, pour rendre son accent cavaillonnais plus impressionnant, il avait voulu ajouter le grondement percutant de toute la rocaïlle et des cailloux que transportent la Durance et le Calavon).

C'est à la lecture détaillée d'un tel paragraphe que Jouve nous dévoile, en partie au moins, la subtilité de son art. Lorsqu'il décrit son personnage, il n'aligne pas les adjectifs que la langue provençale pourrait lui fournir abondamment. Non, Jouve fait plutôt dans la métaphore : « *une envergure de lutteur* », « *des paluches de scieurs de bois* »... Arrêtons-nous un bref instant sur l'une de ces métaphores, la plus belle de ce passage : « *un cou de boucher ou d'empereur romain* ». Quel sens du détail ! Et quel sens de l'humour, surtout ! L'art du conteur est ici déployé dans toute sa simplicité : en juxtaposant le boucher et l'empereur romain (et Jouve nous rappelle ici malicieusement que certains empereurs romains ne valaient guère mieux que des bouchers), l'auteur suscite

le rire. Toute sa littérature est là : il connaît aussi bien le monde des artisans (dans lequel il vit) que celui des personnages historiques qu'il a étudiés dans sa jeunesse (souvenons-nous qu'à Sainte-Garde, il suivait les cours de latin de la classe voisine en tendant l'oreille par les fenêtres ouvertes). Et s'il fait ici cohabiter ces deux références dans une rencontre improbable, c'est par drôlerie, bien sûr, mais aussi en connaissance parfaite des effets que sa phrase va produire sur son public. Lorsqu'il écrit (ou lorsqu'il conte) Jouve pense à son lecteur (ou à son auditoire) : il ne rabaisse jamais son spectateur en lui infligeant la blague lourde, la référence grivoise ou le mot grossier. Il lui offre au contraire le plaisir de rire simplement à la lecture de traits humoristiques qui sont bien souvent un va-et-vient permanent entre deux mondes qu'on pourrait croire opposés (les simples gens contre les savants). Jouve vient des deux et, par sa littérature, il s'en nourrit et les rapproche.

Le lecteur qui voudrait partir en quête de quelques-unes de ces métaphores, ira lire – ou relire – les contes de Jouve dans lesquels les portraits tiennent une place de choix : *La Nativeta*, *Li Chaland*, *L'Acadèmi au four di Bloundin* ou bien encore *Lou Papo di fournié* (dans sa

Jouve

partie centrale surtout, lorsque Jouve narre l'assemblée croquignolesque des boulangers d'Avignon). C'est dans *L'Acadèmi* que l'on trouvera par exemple :

« Nan èro un brave ome, òuriginau, bon e serviable. [...] Retrasié pan pèr pan à-n-un canounge de l'ancien regime o miés encaro à Carle Monselet ».

(Nan était un brave homme, original, bon et serviable. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau à un chanoine de l'Ancien Régime ou, mieux encore, à Charles Monselet).

Et Jouve de nous flanquer au passage une référence littéraire saugrenue qui aura au moins pour avantage de nous obliger à chercher qui fut ce brave Charles Monselet et à quoi pouvait bien ressembler sa tête !

En choisissant ses métaphores, Jouve sculpte sa phrase selon son bon plaisir et à la lumière de son érudition. Disons, pour faire une métaphore, qu'en bon boulanger, il pétrit patiemment son récit. Il juxtapose des mots que personne n'avait pensé à rapprocher. Cela crée de la nouveauté : un nouvel effet, une nouvelle image et donc un nouveau sens. Ce n'est ni plus ni moins que l'art de la poésie.

SIMON CALAMEL



L'assemblée au four des Chanoines.

Dessin Rémy MAYAN. Ms. 2667.

L'Armana dóu
Ventour, 1900.
Archives du Palais du Roure,
Avignon.



François Jouve et l'École du Ventoux

L'ENTHOUSIASME DE FRANÇOIS JOUVE pour la cause félibréenne s'est révélé dès son enfance. Dans un brinde prononcé à la fin du IX^e congrès de la Maintenance de Provence, le 24 août 1913 à Carpentras, il évoque très précisément la raison de cette ferveur si précoce :

*Gentes dames, confrères,
Il y aura bientôt vingt-deux ans, on célébra à Carpentras le premier centenaire de l'annexion du Comtat à la France. Bien sûr, les Félibres prirent part à la fête : il y eut des jeux floraux, il y eut une cour d'amour, il y eut un banquet, et que sais-je encore... Tandis que, précédé de la Reine de la Cour d'Amour, du Maître Frédéric Mistral, de Félix Gras à la veille d'être fait Capoulié, du brave Anselme Mathieu ; de notre vénérable vice-président Gustave Barcilon et du pauvre Rémy Marcelin, les félibres se rendaient au lieu*

de la réunion, un petit blondin guère plus haut que trois pommes, vint se mettre devant le cortège, afin de voir à quoi ressemblaient les fameux félibres dont tout le monde parlait tant... Et la Reine, une fille belle comme l'aube, tournant vers lui son regard, lui sourit...

Cette Reine portait un des noms les plus glorieux de Provence : elle s'appelait Marie-Thérèse Baroncelli. Elle devait, quelque temps après, aller cacher sa jeunesse, sa grâce et sa beauté derrière les murailles d'un grand couvent...

Le petit blondinet, lui, grandit. Mais à partir de ce moment-là, il se passionna pour tout ce qui avait trait au Félibrige ; et puis, plus tard, à défaut de talent, il apporta, pour défendre la chose qui nous est chère, toute l'ardeur de ses vingt ans. Et, vous le dira-t-il ? Souvent depuis il a pensé à la belle Reine, et toujours il a cru que c'était le

doux regard et son sourire qui avaient attisé dans son être l'amour de la Provence qui couvait...

Vous allez sûrement me dire : « Et quel est ce félibre ? Confrères, peu vous importe son nom. Mais, maintenant qu'elle est morte pour le monde, et que à nouveau vous êtes réunis dans notre cité, permettez que, pour le bien qu'elle lui a fait, le petit blondinet d'hier ait aujourd'hui une pensée pour celle qui alluma l'enthousiasme félibréen dans sa poitrine d'enfant.

Rémy Marcelin, fondateur en 1893 à Carpentras de l'*Escolo dóu Ventour* (l'École félibréenne du Ventoux), ne tarde pas à remarquer son engouement. Aussi invite-t-il le jeune blondinet, devenu boulanger au four paternel, à rejoindre cette association culturelle présidée depuis 1904 par le félibre Louis Charrasse, de Beaumont-du-Ventoux.

Jouve a tout juste vingt-sept ans lorsqu'il publie en 1908 dans l'*Armana dóu Ventour*, organe de l'École du Ventoux, son premier poème, *Affaire de goust*, dédié à son ami Henri Brulat.

L'année suivante, lors de l'assemblée générale de l'association à Bédoin, il est élu, à l'unanimité, au poste de secrétaire de l'École dont l'objectif principal, rappelons-le,



François Jouve.

(Dessin du majoral Antoine Conio, Cigale du Trelus).

Iéu me fau lou cèu clar, lou tèms qu'escarrabiho,
L'auro que nous encito à la douço babiho
E qu'en ribo dóu riéu bresso li vèrd canèu...

Tira de *Affaire de goust*
Carpentras, 1907.

*Il me faut le ciel clair, le temps qui émoustille,
L'air qui nous pousse au doux bavardage
Et qui au bord du ruisseau agite les verts roseaux...*

Extrait de *Affaire de goût*
Carpentras, 1907.

Archives du Palais du Roure, Avignon.

g. Fabre



était l'étude de la langue provençale, de l'histoire et des traditions du pays.

Le 30 octobre 1910, il fait partie de la délégation invitée à rencontrer dans son « Harmas », à Sérignan, l'illustre naturaliste Jean-Henri Fabre, président d'honneur de l'École. À cette occasion, il rédige un remarquable hommage à l'entomologiste qui sillonna, de longues années auparavant, tous les chemins de la Lègue : « ... j'ai voulu apporter ces modestes fleurs du souvenir, cueillies au miel des cades et des romarins de notre colline carpentrassienne... ».

Quelques mois plus tard, le 10 septembre 1911, les membres de l'École prennent la route pour Maillane afin d'aller à la rencontre du *Mèstre*. Cette année-là, Jouve fait paraître, à nouveau dans l'*Armana dóu Ventoux*, un poème dédié cette fois-ci à la *Felibresso* L... L'École florissante se lance dans la publication d'une revue trimestrielle *Lou Bon Samenaire* (Le Bon Semeur). Le direc-

L'École du Ventoux en visite chez Jean-Henri Fabre, à Sérignan, le 30 octobre 1910.

De gauche à droite, au premier rang : Louis Charrasse, Jean-Henri Fabre, Charloun Rieu. François Jouve se trouve au troisième rang (chapeau tyrolien et lavallière).

Photo Paul-Henri Fabre (détail). Collection Harmas J.-H. Fabre.

Charrasse

teur, Louis Charrasse, confie au fournier la tâche de secrétaire de rédaction.

En 1912, il participe au VIII^e congrès de la Maintenance de Provence aux Saintes-Maries-de-la-Mer. L'année d'après, le *Blondin* contribue à l'organisation de ce même congrès à Carpentras. Au mois de décembre, il écrit pour l'*Armana dóu Ventour* un remarquable portrait du carpentrassien Camille Reybaud, précurseur des félibres. Tout allait pour le mieux. C'était sans compter sur le proche déchainement de la folie guerrière des hommes.

L'École reprend ses activités en 1921. Charrasse quitte la présidence au profit d'Anfos Martin. Jouve est nommé vice-président. Lors de l'Assemblée Générale en 1925, lui-même et son ami Auguste Rivet adressent leurs félicitations au Conseil municipal d'Arles qui avait fait sienne la requête de la Maintenance de Provence au ministre de l'Instruction Publique sur la question de l'enseignement de la langue provençale à l'école publique.

Malheureusement, année après année, l'association perd de son dynamisme. Quand il n'est pas au four, François se consacre de plus en plus au Félibrige où il est élu au rang de majoral en 1931. Après la Seconde Guerre mondiale la relève ne fut pas assurée et l'asso-



Charloun Rieu. Carte postale représentant Carpentras et le mont Ventoux, envoyée à François Jouve le 26 août 1913, en souvenir d'une excursion des membres de l'École au mont Ventoux.

Ms 2661, fol 14.

ciation entra dans une nouvelle et très longue période d'inactivité. Une tentative de relance eut lieu au milieu des années 1970 sous l'impulsion d'Émile Bartoli, du Chanoine André Reyne, de Marcel Nitrard de Carpentras, de Louis Tiran de Mazan et d'une dizaine d'autres Comtadins. Il n'y eut pas de suite et l'*Escolo dóu Ventour* fut officiellement dissoute en 1981.

BERNARD MONDON

*Au comptoir
de la boulangerie avec son
épouse Henriette.*
Photo Georges BRUN.
Ms. 2668-129.



Du pain sur la planche...

PAUSA LEVAME, de la pastiero au four, un pan bèn pougnegu : pétrir le levain, du pétrin au four, un pain bien travaillé... Ce ne sont là que quelques expressions pour désigner les activités du métier de fournié (boulangier)¹, dans la langue originelle de ce pays. Le provençal, dans la société de ce temps, était d'un bon usage – pain du quotidien ! – et la *vido vidanto* (la vie entière) apportait naturellement son lot d'histoires à raconter. Jouve a vécu en harmonie dans cette parenté des mots ; son talent de conteur attirait un cercle de familiers dans une langue vivante, dont il usait à merveille : « *Lou lengage dóu counvidaire moustravo bèn que sabié mena soun auditòri* » – *Lou Papo di fournié* – (Le langage

de l'instigateur de la réunion montrait bien qu'il savait mener son auditoire).

Sur son papier à lettres, il avait choisi de faire imprimer l'image d'une muse tenant d'une main un rameau d'olivier, devant la Fontaine de Vaucluse, avec pour blason cette formule proverbiale : *Sèmpre Jouve*. Ces deux mots, ici juxtaposés, signifient en provençal : *sèmpre* « toujours, éternellement, sans cesse », *jouve* « jeune », et dans cette composition, le nom de famille « Jouve » s'incarne en « Fontaine de Jouvence ». Sous l'image de la « muse poétique » il inscrit ces quelques vers, du poème de Frédéric Mistral : « *Pèr sòu emai s'agrouve, / vau mai un pastre jouve / qu'un emperaire vièi / que sus un trone sèi* »²

¹ Bernat Giély, *Lou tresor di mot dins la boulenjarié*, dictionnaire de la boulangerie en langue d'oc, c.i.e.l. d'oc, 2011.

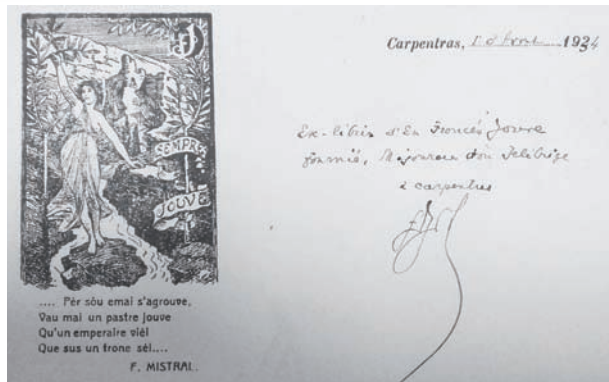
² Brèu de Sagesso (Bref de Sagesse) in *Lis Oulivado*, 1912.

Delteil

(Bien qu'accroupi en terre, mieux vaut un pâtre jeune qu'un empereur vieillard qui s'assied sur un trône).

Ce Félibre-mitron (ainsi nommé par Charloun Rieu du Paradou en 1909, sur une carte postale) va composer des récits dans une langue déliée, pour transformer « l'auditeur fasciné en un analyste pointilleux » (*l'audisèire bada-rèu en un analisto bouscaire de perdequé*). François Jouve est une voix singulière qui participe aux manifestations félibréennes, n'hésitant pas à proclamer : « Pour la première fois où j'ai le grand honneur de tenir en main la coupe de nos espérances, je la lèverai à un groupe de gens de mon pays qui, en dehors du Félibrige, sont, eux aussi, les défenseurs entêtés de notre langue d'Oc. »

Dans cette boulangerie, au n° 14 de la rue Porte de Mazan, à Carpentras, l'on y venait pour converser, pour partager, pour remercier, comme le fera l'écrivain Blaise Cendrars, en 1935 dans l'ouvrage *Bourlinguer*, en parlant d'un « pain du poète voyageur » sans oublier de remarquer dans ce lieu « le plus émouvant portrait de Baudelaire que je connaisse, accroché entre les deux portes du fournil ». De Richaud et Delteil réunis lui témoignaient de l'affection, à preuve cette carte, postée de l'Aude, adressée au « félibre boulanger »... : « Souvenir



Carte de correspondance. Collection Museon Arlaten/Cerco.

de ma plus belle farine », signé Joseph Delteil (septembre 1927).

Tenu éloigné de Carpentras, André de Richaud l'informe de la parution de son roman *La Douleur*. Il lui écrit amicalement, soucieux de revenir voir le « maître du logis » : « Vous passez vos journées près du feu, vous tenez salon littéraire et politique le vendredi ; vous passez l'hiver dans le midi, pour tuer le temps vous collez la trombine des célébrités de votre époque pour les humilier (ils pensent à la gloire et vous leur donnez la gloriette !) ; vous



faites quelquefois du pain et je parie que vous avez fait la crèche !... »³. La réponse de Jouve, à celui qui fréquentait le four du Blondin, pourrait bien se loger malicieusement dans les premières lignes du conte *La Nativeta* (La Nativité) : « *De tóuti li causo que moun grand-ouncle Gustin Matiéu, lou cadet di Bloundin, subre-nouma lou Sa-de-pan, empaiaire d'aucèu, escrincelaire, pintre de fresco pèr cabanoun e fournié à sis ouro de lesi, avié façouna e fignoula de si man finamen engaubiado, ço que ié tenié lou mai au cor, osco seguro ! èro sa Nativeta.* » (De toutes les choses que mon grand-oncle Mathieu-Augustin, le cadet des Blondins, surnommé Sac-de-pain, empaillieur d'oiseaux, graveur, peintre de fresques pour cabanons et fournier à ses heures de loisir, avait façonnées et fignées de ses mains merveilleusement adroites, ce qui lui tenait le plus au cœur, à coup sûr c'était sa Nativité). Comme ce grand-oncle fantasque, Jouve est avant tout un conteur. Un écrivain... seulement si on le sollicite.

Autant fêru d'Histoire que curieux des personnages qui l'incarnent, friand de caractères bien trempés, ou encore d'originaux tels que ce « Berbiguier de Terre-Neuve du Thym »⁴, l'homme aux farfadets, qu'il aban-

³ Ms. 2660, fol. 431, Bibliothèque-musée Inguimbertaine.

François Jouve et Marie Mauron.
Ms. 2668-69.

donna à la plume de Marie Mauron, Jouve se distingue par sa griffe de portraitiste.

Pour honorer son métier de *fournié*, il écrit une histoire burlesque intitulée *Lou Papo di fournié* (Le Pape des fourniers). Sous la bannière de la corporation, il nous embarque dans l'Avignon papale, à la découverte de truculents confrères boulangers « *dins un nivo de pousso que lis embourgnavo* » (dans



⁴ Marie Mauron, *Berbiguier de Carpentras*, 1959.

Berbiguier de Terre-Neuve du Thym *Les Farfadets ou tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, précédé de *Berbiguier ou l'ordinaire de la folie* par Claude Louis-Combet, Jérôme Millon, 1990.

un nuage de poudre qui les aveuglait). De la verdeur dans le langage et aussi du pain en abondance avec le « *rèi di pastaire* » (le roi des pétrisseurs) ou « *l'espaventau di pasto-chouio* » (la terreur des pâtes molles), cela suffit pour rassembler une cohorte débonnaire qui obtiendra audience auprès du nouveau Pape, tout en se rappelant les pratiques du métier : « *Moles pas, barbare, sus ta pastado* » (Ne mollis pas, barbare, sur ta pâte !).

Dans la correspondance⁵ que lui adresse une religieuse – la religieuse qui veille sur l'âme de François – il est question de la devise *Sèmpe Jouve* qu'elle traduit par « toujours moi-même » en insistant sur la difficulté à s'y tenir : « Être soi-même toujours suppose une force de volonté peu commune ». Ailleurs, elle lui demande de lui donner des cours : « vous deviendrez mon *professeur* de provençal, et nous *provençaliserons* à outrance. C'est compris, n'est-ce pas. » De cet échange épistolaire, dont on n'a conservé que les lettres reçues par le Blondin, nous tenons là un portrait tout en confidences, comme

⁵ *Lettres d'une Religieuse marseillaise, Sœur Marie de Saint-Paul Plantin à François Jouve 1915-1919*, présentées et annotées par Lucette Besson, Imprimerie Mistral, Cavaillon, 1981.



Dans le jardin de Frescati.
Ms. 2668-235.

si nous percevions l'écho de sa voix. Le lieutenant Jouve lui confie le mot de *Pantai* (20/11/1916), comme pour lui soumettre une idée de « rêve, songe, cauchemar, chimère, châteaux en Espagne »⁶, en ajoutant « Je dois me promener jusqu'au pays des rêves ». Ainsi, les contes de Monsieur Jouve s'inscrivent dans la lisière d'un paysage, dans une langue et une culture, et aussi dans cette part de mystère, qui est celle des ombres portées.

⁶ Frédéric Mistral, *Lou Tresor dóu Felibrige* (*Le Trésor du Félibrige* : dictionnaire provençal-français), 1878-1886.

Catalogue

Les documents proviennent des collections de l'Inguimbertaine, sauf mention contraire.

Les tirages photographiques présentés ont été réalisés d'après les tirages argentiques originaux.

La vie de François Jouve

- 1** Firmin MEYER. *Portrait de François Jouve*. Ms. 2668-1

Le four des Blondins

- 2** *Papier à en-tête de la boulangerie*. Ms. 2667
- 3** Georges BRUN. *François Jouve fait cuire sa fournée*. Ms. 2668-99
- 4** *Devant la boulangerie Jouve. De gauche à droite : Joseph Rousseau (ferronnier), Jean Avon, René Jouveau, Thérèse Jouve [mère de François], Henriette Jouve [femme de François], François Morenas*. Ms. 2668-131
- 5** Georges BRUN. *Dernière veillée au four des Blondins*. Don Lucette Besson. Ms. 2665
- 6** *François Jouve devant le four ancestral. Carte postale dédiée par François Jouve à « Avounet »,*

Jean Avon, le 13 juin 1932. Collection particulière famille Avon.

- 7** *Le centenaire du « Four des Blondins ». François Jouve est debout derrière Suzanne Imbert, reine du Félibrige*. Ms. 2668-240
- 8** Georges BRUN. *Au comptoir de la boulangerie avec son épouse Henriette*. Ms. 2668-129
- 9** *François Jouve et Pierre Daladier (fils d'Édouard Daladier), lors de la livraison du pain, sur l'actuelle avenue Jean Jaurès*. Ms. 2668-102

François Jouve, soldat

- 10** Firmin MEYER. *François Jouve en uniforme*. Ms. 2668-4
- 11** Louis CHARRASSE. *Carte envoyée à François Jouve, officier d'administration à Marseille, le 27 avril 1915*. Ms. 2657, fol. 117
- 12** *Lettres d'une religieuse marseillaise Sœur Marie de Saint-Paul Plantin à François Jouve 1915-1919, présentées et annotées par Lucette Besson, Cavaillon, Imprimerie Mistral, 1981. Impr. FL 8° 8703*



Des escapades hors du Comtat...

- 13** *François et Henriette Jouve durant leur voyage de noces sur la Côte d'Azur.* Ms. 2668-201
- 14** *François Jouve devant le « Duomo », à Milan, en 1954.* Ms. 2668-139

La résidence de Frescàti

- 15** Georges BRUN. *Frescàti, à proximité de l'aqueduc de Carpentras.* Ms. 2668-219
- 16** *Dans le jardin de Frescàti.* Ms. 2668-235
- 17** Firmin MEYER. *François Jouve dans la « salle cardinale » à Frescàti.* Ms. 2668-242

L'école du Ventoux et le Félibrige

- 18** *Armana dóu Ventour* [Almanach du Ventoux], 1904. Exemple dédicacé par Louis Charrasse à la bibliothèque de Carpentras. Impr. FL 14.719
- 19** Paul-Henri FABRE. *L'École du Ventoux en visite chez Jean-Henri Fabre, à Sérignan, le 30 octobre 1910. François Jouve se trouve au troisième rang (chapeau tyrolien et lavallière).* Collection Harmas J.-H. Fabre.

- 20** *Carte de visite de François Jouve.* Ms. 2667
- 21** *Carte du Félibrige, 1913.* Ms. 2666 (g)
- 22** *Carte de majoral du Félibrige, 1931.* Ms. 2666 (g)
- 23** *Cigale d'Irlande de François Jouve, majoral du Félibrige.* Inv. 72.3.67

Correspondances...

- 24** Frédéric MISTRAL. *Texte sur Carpentras à l'occasion de la réunion de la Maintenance de Provence du 24 août 1913, adressé aux félibres carpentrassiens et à M. Daladier, maire de Carpentras.* Ms. 2660, fol. 1
- 25** Charloun RIEU. *Carte envoyée à François Jouve, « félibre mitron », en septembre 1909, le remerciant pour l'envoi de berlingots de Carpentras.* Ms. 2661, fol. 8 et 9
- 26** Charloun RIEU. *Carte postale représentant Carpentras et le mont Ventoux envoyée à François Jouve le 26 août 1913 en souvenir d'une excursion des membres de l'École au mont Ventoux.* Ms. 2661, fol. 14
- 27** *Dans le Ventoux, au mont Serein, le 20 juin 1949.* Ms. 2668-311



- 28** *Inauguration de la chapelle Sainte-Croix au Ventoux en 1936. Au premier plan, de gauche à droite : François Jouve, Jean Avon, Louis Béchet, Louis Frizet. Collection particulière famille Avon*
- 29** André de RICHAUD. *Lettre envoyée à François Jouve.* Ms. 2660, fol. 413
- 30** *Photographie d'André de Richaud dédicacée à François Jouve.* Ms. 2660, fol. 405
- 31** André de RICHAUD et Joseph DELTEIL. *Carte postale du fanum de Diane à Alet dans l'Aude, envoyée à François Jouve, « félibre boulanger », en septembre 1927.* Ms. 2660, fol. 396
- 32** Marius JOUVEAU. *Lettre envoyée à François Jouve du 4 septembre 1913 lui racontant ses quatre jours d'excursions au Ventoux.* Ms. 2658, fol. 328
- 33** Folco de BARONCELLI. *Lettre envoyée à François Jouve du 6 octobre 1938, sur papier à en-tête de la Manado Santenco [manade des Saintes].* Ms. 2656, fol. 146 et 147
- 34** Charles NAUDOT. *Carte envoyée à François Jouve en souvenir de l'inauguration de la statue de Mireille, héroïne mistralienne, aux Saintes-Maries-de-la Mer, le 26 septembre 1920.* Ms. 2668-143
- 35** François Jouve à Salin-de-Giraud pour le baptême de sa filleule, Esterelle Naudot, le 30 juillet 1922. Ms. 2668-298
- 36** Édouard DALADIER. *Carte envoyée à François Jouve.* Ms. 2657, fol. 280
- 37** Firmin MEYER. *À Maillane, en 1954, pour la remise du prix Mistral, avec Léon Teissier, Henriette Dibon, dite Farfantello.* Ms. 2668-140
- 38** Marie MAURON. *Lettre envoyée à François Jouve du 21 mai 1958, évoquant la préface de son livre Berbiguier de Carpentras.* Ms. 2659, fol. 298
- 39** *François Jouve et Marie Mauron.* Ms. 2668-69
- 40** Henri BOSCO. *Lettre envoyée à François Jouve du 19 juillet 1960.* Ms. 2656, fol. 370
- 41** *François Jouve et Armand Lunel, dans la cour de la bibliothèque Inguimbertaine, en septembre 1959.* Ms. 2668-145
- 42** *François Jouve et Robert Caillet.* Collection Pierre Caillet
- 43** *Marius Jouveau, Rémy Mayan et François Jouve.* Ms. 2668-313
- 44** Zoé BISWANGER. *Portrait de François Jouve.* Ms. 2668-79



Œuvres & illustrations

- 45** *Lou bon samenaire* [Le bon semeur]. Publication trimestrielle de « l'École du Ventoux », N°10. Janvier-février-mars 1914. Secrétaire de rédaction : François Jouve, félibre à Carpentras. Per. FL 16.078
- 46** Francés JOUVE [François JOUVE]. *Au four di Bloundin* [Au four des Blondins]. Aix-en-Provence, imprimerie des Éditions du Feu, 1931. Impr. FL Fol. 5123 (13)
- 47** Rémy MAYAN. *Lettre envoyée à François Jouve le 9 mars 1937 et accompagnant l'aquarelle réalisée pour illustrer le conte « Lou Marqués de Frescàti »* [Le Marquis de Frescàti]. Ms. 2659 fol. 319-320
- 48** Rémy MAYAN. *Aquarelle illustrant le conte « Lou Marqués de Frescàti »* [Le Marquis de Frescàti] *représentant le Marquis dans la cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras*. DES. 143
- 49** Francés JOUVE [François JOUVE]. *Lou Papo di fournié* (ilustracioun de Roumié MAYAN) [Le Pape des fourniers (illustrations de Rémy Mayan)]. Aix-en-Provence, imprimerie des Éditions du Feu, 1933. Exemple dédicacé par François Jouve à la bibliothèque Inguimbertaine. Impr. Rés. B 440
- 50** Roumié MAYAN [Rémy MAYAN]. *Illustration « L'arribado de Benezet XII en Avignoun »* [L'arrivée de Benoît XII en Avignon] *pour le conte « Lou Papo di fournié »* [Le Pape des fourniers]. Inv. 72.3.22
- 51** Roumié MAYAN [Rémy MAYAN]. *Illustration « Li fournié d'Avignoun davans lou Papo »* [Les fourniers d'Avignon devant le Pape] *pour le conte « Lou Papo di fournié »* [Le Pape des fourniers]. Ms. 2667
- 52** Marius JOUVEAU. *Dessin et texte inspirés par le conte « Lou Papo di fournié »* [Le Pape des fourniers] *envoyés à François Jouve, Noël 1933*. Ms. 2658, fol. 273
- 53** Pierre LAPLANCHE. *Portrait d'un homme assis*. XIX^e siècle. Inv. alb 123.045
- 54** Francés JOUVE [François JOUVE]. *Au balutèu di remembranço, em'uno prefaci de Marcèu Bonnet* [Au blutoir des souvenirs, avec une préface de Marcel Bonnet]. Cavaillon, Groupamen d'Estùdi Prouvençau, 1966. Impr. FL 16° 29.766
- 55** Rémy MAYAN. « *L'Acadèmi franceso au Four di Bloundin* » [L'Académie française au four des Blondins], *illustration pour le conte « L'Acadèmi au four di Bloundin »* [L'Académie au four des Blondins] *dédicacée par François Jouve*. Ms. 2843 (d)

- 56** Rémy MAYAN. *Illustration pour le conte « Lou darnié troubadour coumtadin : Laboito »* [Le dernier troubadour comtadin : Laboite] réalisée à Frescati en 1940. Ms. 2667
- 57** François JOUVE. *Conte e raconte* [Contes et récits]. Traduction française de Lucette Besson. Préface de Marie Mauron. Avignon, Les Presses Universelles, 1972. Impr. FL 8° 33.068
- 58** François JOUVE. *Lou Papo di fournié e àutri conte* [Le Pape des fourniers et autres contes]. Traduction française de Lucette Besson. Préface de Charles Rostaing. Avignon, Les Presses Universelles, 1973. Impr. FL 8° 33.067
- 59** Léopold ROBIN. « *Porte juive* *xv^e siècle* ». *xix^e siècle*. EST. 683
- 60** François JOUVE. *La Boulo di gàrri* [La Boule aux rats]. Traduction française de Lucette Besson. Montfaucon, A l'asard Bautezar !, 2018
- 61** François JOUVE. *Lou Papo di fournié* [Le Pape des fourniers]. Présentation et traduction française de Lucette Besson. Montfaucon, A l'asard Bautezar !, 2018

François Jouve à Salin-de-Giraud pour le baptême de sa filleule, Esterelle Naudot, le 30 juillet 1922. Ms. 2668-298.





Œuvres de François Jouve

Au four di Bloundin, Aix-en-Provence, edicioun dóu Porto-Aigo, 1931.

Lou Papo di fournié, Aix-en-Provence, edicioun dóu Porto-Aigo, 1933.

La Boulo di gârri, manuscrit, Arles, Museon Arlaten, 1954.

Lou Papo di fournié, Saint-Rémy-de-Provence, Groupamen d'Estùdi Prouvençau, 1964.

Au Balutèu di remembranço, em'uno prefàci de Marcèu Bonnet, Saint-Rémy-de-Provence, Groupamen d'Estùdi Prouvençau, 1966.

Conte e Raconte, préface de Marie Mauron, notice biographique rédigée par René Jouveau, traduction française de Lucette Besson, Avignon, Les Presses Universelles, 1972.

Lou Papo di fournié e àutri conte, préface de Charles Rostaing, traduction française de Lucette Besson, Avignon, Les Presses Universelles, 1973.

La Boulo di gârri, traduction française de Lucette Besson, Montfaucon, A l'asard Bautezar !, 2018.

Lou Papo di fournié, présentation et traduction française de Lucette Besson, Montfaucon, A l'asard Bautezar !, 2018.

Crédits photographiques © « droits réservés »

Bibliothèque-musée Inguimbertaine pour l'ensemble des documents, à l'exception de : Collection Musée Frédéric Mistral, à Maillane (signature de François Jouve), collection Pierre Caillet (p. 10), Archives du Palais du Roure, Avignon. (pp. 16, 17), collection Harmas J.-H. Fabre (p. 18), collection Museon Arlaten-Cerco (p. 21).

*En 4^e de couverture : François Jouve
aux Saintes-Maries-de-la-Mer en 1920.* Ms. 2668-143.

Articles, correspondances, essais, expositions

Blaise Cendrars, *Bourlinguer*, Paris, Denoël, 1935.

Jean-Jacques Brousseau, *En Vaucluse - le Président Daladier, félibre et filleul de Mistral*, Paris, Nouvelles Littéraires, 1938.

Robert Caillet, *De la Gloriette à la Gloire*, Carpentras, Les Cahiers Comtadins, 1939.

André de Richaud, *Au four du Blondin*, Aix-en-Provence, Fe, 1945.

Constant Vautravers, *Un quart d'heure à Frescati*, Marseille, Le Méridional, 1952.

Lettres d'une religieuse marseillaise Sœur Marie de Saint-Paul Plantin à François Jouve (1915-1919) présentées et annotées par Lucette Besson, Cavaillon, Imprimerie Mistral, 1981.

François Jouve, majoral du Félibrige (1881-1968), exposition de manuscrits, imprimés et documents iconographiques, Musée Comtadin, Carpentras (25 octobre-29 novembre) organisée par l'association des Amis de François Jouve, la Bibliothèque Inguimbertaine et les Musées de Carpentras, 1981.

Françoise Soilly, *François Jouve et la tradition orale du conte populaire*, Université d'Aix-en-Provence, DEA d'études provençales, 1982.

Jean-Pierre Monier, *D'aquéu Jouve*, prefàci dóu majourau Jan-Bernat Plantevin, Nîmes, 2018.

Sèmpe Jouve, exposition pour célébrer la mémoire du conteur et écrivain François Jouve, Bibliothèque-musée Inguimbertaine à l'hôtel-Dieu de Carpentras (22 septembre – 21 octobre), à l'initiative de : Pierre Avon, Lucette Besson, Jean-François Brun, Simon Calamel, Bernard Mondon, Gilbert Nicolet, Jean-Bernat Plantevin, Clément Serguier, François Soilly-Blay, 2018.

*Ce livret de visite accompagne l'exposition Sèmpre Jouve,
présentée du 22 septembre au 21 octobre 2018
dans le forum de l'Inguimbertaine à l'hôtel-Dieu.*

Responsable de l'exposition : Jean-François Delmas
Commissaire d'exposition : Clément Serguier
Coordination : Julie Lochanski, Jean-Yves Baudouy
Iconographie, régie des œuvres : Florence Bombanel, Isabelle Despeyroux,
Nicolas Boetsch, Aurélie Koecke
Tirages photographiques : Chaline Photo Vidéo, Carpentras
Réalisation du livret : Irène Chauvel
Impression : Imprimerie Rimbaud
Maquette du panneau : Emmanuelle Chung
Enregistrement sonore réalisé par : Jean-Philippe Marin
Avec les voix de : Hélène et Gilles Calamel
Vidéo : François Jouve, promenade de l'Hôtel-Dieu à Saint-Siffrein
(Fonds René Jouveau, collection Museon Arlaten/CERCO)

Samedi 6 octobre 2018

de 8 h 45 à 13 h

Rencontres autour de François Jouve

avec les contributions de :

Pierre Avon, Lucette Besson, Jean-François Brun,
Simon Calamel, Jean-François Delmas, Bernard Mondon,
Jean-Pierre Monier, Jean-Bernard Plantevin,
Clément Serguier, Françoise Soilly-Blay



180, place Aristide Briand, CARPENTRAS



Du mardi au vendredi 12 h-18 h – samedi 14 h-18 h – dimanche 9 h-12 h